

Pierre Henon

L'Autre Illusion



Paul Haître

Jeudi 26 juin 1958. De l'atelier du maréchal-ferrant s'échappait une odeur de corne brûlée se mêlant aux senteurs estivales de la campagne. Le bruit métallique de l'enclume frappée par saccades ; deux petits coups suivis par un troisième fort et sec, résonnait hors de la maréchalerie. Le soleil chauffait, apaisait et illuminait la place de ce village situé au pied des falaises orientales du Vercors, murailles naturelles, témoins de l'activité humaine, de l'histoire, de tant d'histoires. Les montagnes sont un des rares éléments terrestres à ne subir pratiquement aucune modification apparente d'une génération humaine à l'autre. Les parois du Vercors ont constitué le cadre de vie des habitants des vallées de l'Isère et du Drac, depuis les tribus préhistoriques jusqu'à nos jours. Ces falaises de calcaire ont été ainsi les témoins de tous les événements, petits et grands, ayant marqué l'existence de la population de Grenoble et de sa banlieue.

A l'extrémité Nord du village de Saint Paul, au lieu dit « Les Combes-d'en-bas », un bassin situé au fond de

la cour d'une ferme, appuyé contre un bûcher, recevait l'eau d'une source. Celle-ci coulait dans le premier bac rectangulaire avant de se déverser dans le second, circulaire en forme de vasque. Selon une légende, cette vasque aurait été le bénitier d'une ancienne chapelle. Le clapotis de l'eau de la source, le bruissement des feuilles d'un mûrier planté au centre de la cour herbeuse, le vol passager d'un insecte, la tiédeur de l'air transportée par une brise légère, apportaient un sentiment de plénitude, de sérénité, de douceur de vivre et de calme que l'on aurait aimé perpétuel.

Munie d'un balai de paille, Marie Bernet nettoyait « son » trottoir ; une bande de ciment large d'un mètre, courant devant l'entrée de l'habitation. Marie plaisantait en disant qu'ainsi elle « faisait » le trottoir ! Face à ce bâtiment, de l'autre côté de la cour, se situaient la grange, l'étable et l'écurie. La petite route desservant la ferme, rejoignait celle traversant le village, plus large et bordée d'immenses platanes dont les silhouettes, éclairées la nuit venue par les phares des voitures, leur conféraient un aspect monstrueux et inquiétant. Les Combes-d'en-bas étaient le bout du monde. Si la route n'allait pas plus loin, ce n'était pas par la volonté des hommes mais de celle de la nature qui avait dressé ce cirque montagneux et majestueux du massif du Vercors.

Loulou, le chien, était assis derrière le portail. Il semblait attendre. Antoine Rynon, le fils d'amis de la famille Bernet, juché sur sa bicyclette, une gibecière

en bandoulière, s'arrêta devant le portail qu'il ouvrit alors que Loulou lui faisait des joies. Antoine avait quinze ans. Il était apprenti radio électricien. La passion de son oncle Hervé Gelli pour la radio électricité, avait suscité son choix professionnel. Ses parents habitaient Le Pont de Claix, un village voisin, situé entre Saint Paul et Grenoble. Son père, Alexandre, vivait de petits boulots, tantôt ouvrier agricole, tantôt cantonnier, tantôt manutentionnaire au déchargement des wagons à la gare de Grenoble.

– Alors Antoine ! Lui cria Marie, les mains posées sur l'extrémité de son balai, comment vas-tu ? Et tes parents ? Il y a bien trois semaines que je ne les ai pas vus !

Antoine, arrivé auprès de Marie, enleva son béret et déposa son vélo contre le mur de la cuisine. Marie Bernet avait cinquante ans. Cette femme de la terre avait peu voyagé mais son ouverture d'esprit et sa générosité faisait d'elle un des ces êtres qu'il est si bon de croiser dans la vie. Elle était née au début du siècle aux « Combes-d'en-haut », c'est-à-dire à quelques centaines de mètres de la ferme des « Combes-d'en-bas » de l'homme qu'elle épousa. Ses arrières grands-parents venaient de Savoie, époque où celle-ci était encore piémontaise. Côtoyer chaque jour les réalités de la terre et de la nature au fil des saisons et des années, lui avait forgé un caractère pragmatique qui cependant ne l'empêchait pas de lever la tête et d'admirer le ciel étoilé en se posant quelques

questions sans réponse. Comme la majorité des gens de ce pays, elle était réservée, même froide au premier abord, observant le nouveau venu avant de s'ouvrir à lui. Elle avait de tendres yeux bleus et un beau sourire illuminait son visage entouré d'une élégante coiffure blanche. Elle était vêtue d'une robe grise sur laquelle se trouvait attaché un tablier bleu nuit. Elle était souriante, aimante, courageuse et humoristique. Elle rayonnait et avait la dignité et l'intelligence des gens de la terre.

– Bonjour madame Bernet. Mes parents vont bien. Je suis passé dire bonjour à mon oncle et ma tante et j'ai voulu venir vous voir. René est là ?

Loulou continuait d'aboyer en sautillant près d'Antoine.

– Tu es vraiment gentil mon garçon. Ah ! Loulou cesse donc d'aboyer ! On sait que tu es heureux de revoir ton copain. Tu parles d'un chien de garde ! Tu sais, il dort dans notre chambre, quelle honte pour un chien de fermier ! Figure-toi qu'il y a peu de temps, en pleine nuit, on ne sait pas ce qui lui a pris, il s'est mis à grogner puis à gémir. Germain s'est levé. Il a ouvert les volets. Il n'y avait rien. Personne. Même pas un renard... Je crois que ce chien est fou ! Ce n'est pas un chien de garde ; c'est nous qui nous obstinons à garder ce chien.

Antoine souriait en écoutant Marie.

– Oui, René est là, poursuivit-elle, enfin il est allé faire un tour avec son père. On vient de nous livrer la voiture. Quelle idée d'avoir acheté ça ! On ne part

jamais. Enfin pour aller à Grenoble ce sera plus simple. Si tu veux, tu peux les attendre ici, ils ne vont pas tarder.

Marie entendit alors la décélération du moteur de la voiture qui approchait de la ferme.

– Ah ! Voilà justement René et son père qui arrivent. Regarde un peu cette voiture ! Fit Marie.

La Renault, une « Romaquatre 11 chevaux » d'occasion mais d'un noir étincelant au soleil, s'était immobilisée à l'entrée. René, le fils âgé de 25 ans, étudiant en lettres à Grenoble, aidait ses parents, autant qu'il le pouvait en participant aux travaux agricoles. Il descendit pour ouvrir le portail avant que la belle auto ne pénètre majestueusement dans la cour de la ferme en émettant le bruit feutré de son échappement, si caractéristique de ce modèle. Germain Bernet stationna sa voiture sous le mûrier et en descendit, fier et réjoui.

– Tiens ! Bonjour Antoine ! T'es seul ? Tes parents ne sont pas là ?

Antoine ne répondit pas, il n'entendait même pas Germain. Il n'avait d'yeux que pour cette élégante mécanique. Une vraie reine pensait-il.

– Ben alors Antoine, tu ne dis pas bonjour à monsieur Bernet ? Et René ? Lui souffla Marie en lui posant affectueusement la main sur l'épaule.

– Oh ! excusez-moi, bonjour monsieur Bernet, bonjour René. Quelle belle voiture ! Vous me ferez faire aussi un tour ?

– Avec plaisir mon grand. Marie ne l’a pas encore essayée. Allez ! En voiture ! Nous repartons jusqu’à Saint Paul. Marie laissa son balai contre le mur de la cuisine et retira son tablier qu’elle accrocha à proximité de l’évier.

Assis à l’arrière de la voiture, aux côtés de René, Antoine, les yeux grands ouverts, admirait la toile de ciel, les garnitures intérieures de l’automobile, faites de tissus gris et de chromes. En passant sous les platanes, le soleil à travers les feuilles faisait glisser sur le pare-brise et la lunette arrière, un jeu d’ombres et de lumières décomposées parfois en couleurs de l’arc en ciel. Ils croisèrent Adrien Vernay, conduisant sa calèche. Il se retourna et souleva sa casquette pour saluer ce bel équipage.

Germain tourna sur la gauche sans pénétrer dans le village et longea le mur d’enceinte du château. Un homme âgé de soixante-dix ans environ, étranger au village, les cheveux blancs et longs, vêtu d’un pardessus gris et tenant un parapluie, marchait dans le même sens. A l’approche du véhicule, l’homme s’immobilisa, se retourna et regarda avec attention les passagers.

– Jamais vu ce gars dans le coin, s’étonna Germain.

– Moi je l’ai croisé tout à l’heure s’écria Antoine. Il m’a regardé d’un air bizarre. J’ai cru un instant qu’il voulait me parler. On dirait un vagabond.

– Ça m’en a tout l’air. Va falloir surveiller nos poules ! Bon, on va aux Combes-d’en-haut et on rentre.

En cette fin d'après-midi, le soleil éclairait l'intérieur de la librairie des « Mondes Parallèles », rue du Bugey à Grenoble. Sur les étagères se trouvaient des livres anciens parmi lesquels Odile espérait dénicher les œuvres complètes d'Alfred de Musset. Le responsable de la librairie, Paul Haître, un homme de soixante-quatorze ans, portait sur l'extrémité du nez des lunettes lui donnant une apparence sévère. Masqué par des piles de livres, il se leva de son bureau, enleva ses lunettes puis s'approcha de la jeune femme sans que celle-ci s'en aperçoive.

– Bonjour, mademoiselle.

Odile sursauta.

– Euh... bonjour monsieur Haître. Je cherche les œuvres complètes d'Alfred de Musset. Des poésies.

– Oui, voyons, Alfred de Musset... Répéta l'homme en remettant ses lunettes. Il pencha la tête, et suivit du doigt une rangée de livres à mi-hauteur.

– Non, ce n'est pas ici. Je vais regarder dans la littérature du XIX^{ème} siècle. Odile contemplait les ouvrages exposés dont certains poussiéreux, semblaient avoir été oubliés sur ces étagères depuis fort longtemps. Quelle richesse, quelle quantité d'informations contenues là se disait-elle. Le claquement au sol d'une chaise que remettait en place le libraire, la ramena brutalement à la réalité.

– Désolé, mademoiselle mais je n'ai pas cet ouvrage. Je peux essayer de le commander si vous le voulez ? Connaissez-vous la maison d'édition ?

– Non. Mais je pourrais me renseigner.
– Inutile. Je le ferai moi-même si vous le désirez.
– Bien, je vous en remercie. Je repasserai la semaine prochaine.

– Disons... mercredi en huit. Nous serons le 2 juillet, si cela vous convient ?

– Très bien. Donc à mercredi prochain. Au revoir monsieur Haître.

Sur le seuil de la porte, Odile se trouva face à deux hommes coiffés de chapeaux feutre, le premier vêtu d'un costume clair, le second d'un costume sombre. Après une seconde d'hésitation, l'homme au costume clair esquissa un sourire avant de s'effacer, laissant sortir Odile. Ridicules, ces bonhommes se croyant irrésistibles, pensa-t-elle. La petite rue dans laquelle se situait la librairie, était proche du centre-ville. Au loin, on entendait une fanfare installée sous le kiosque du jardin de l'hôtel de ville. Un groupe d'enfants criait et jouait dans la rue.

Odile, âgée de 22 ans, avait des yeux gris vert et son visage exprimait et inspirait la douceur. L'extrémité de sa chevelure châtain clair se terminait par de petites boucles sur ses épaules en partie découvertes. Les garçons ne restaient pas insensibles à son charme et sa féminité.

– Bonjour Odile !

Elle se retourna et hésita quelques secondes, dévisageant le jeune homme qui venait de l'interpeller. Puis elle fit quelques pas vers lui.

– Mon Dieu ! Louis ! Il y a tellement longtemps ! Comment vas-tu ? Que deviens-tu ? Tu habites dans le quartier ?

– Oui, enfin non ; je suis serveur au café « Martin ». J’ai terminé mon service militaire il y a quelques mois. J’ai pu retrouver ce boulot avec l’aide de copains de régiment. Et toi ?

Odile eut un petit soupir.

– Je vais bien. Je voudrais devenir professeur dans un collège ou un lycée. Tu sais, mon père avait décidé que je devais être secrétaire dactylo. Moi, ce que je veux, c’est enseigner, donner la passion de la lecture aux enfants, leur donner le goût d’apprendre, de découvrir. D’ailleurs je prépare la prochaine rentrée et en ce moment je n’ai plus une seconde à moi. Je suis vraiment désolée, Louis. Excuse-moi, mais je dois y aller. Donne-moi de tes nouvelles, j’habite toujours à Saint Laurent, tu sais. A bientôt !

– Attends Odile ! Je voudrais te revoir.

– Je... écoute Louis, comme je viens de te le dire, je me prépare dès à présent à suivre les cours à la faculté en septembre. J’ai beaucoup à faire. Excuse-moi, un autre jour si tu veux bien ?

Odile lui fit une bise, tourna les talons et continua son chemin, laissant Louis la regarder partir, résigné.

Louis Bivier était blond. Il avait des yeux bleus à l’expression mélancolique. C’était un jeune homme tourmenté, généralement doux mais parfois impulsif. Louis n’était pas encore adolescent lorsqu’il avait perdu

ses parents dans un accident de voiture. Sa vie avait alors basculé. Il s'était retrouvé dans le monde de l'orphelinat, perdant ses repères et surtout l'affection, la tendresse, l'amour de ses parents dont il avait encore tant besoin. Avant cet accident, Odile et Louis fréquentaient la même école primaire dans le quartier Saint Laurent de Grenoble, au pied du belvédère de « la Bastille ». Ils jouaient dans les casemates et anciennes fortifications militaires regorgeant de recoins et de cachettes. Dès son plus jeune âge, Louis était amoureux d'Odile. Il ne l'avait jamais oubliée, associant inconsciemment sans doute, cette jeune fille à l'époque où pour lui, la vie rimait encore avec bonheur. Cette séparation, ce déchirement, s'ajoutèrent à son malheur. Par la suite, à deux ou trois reprises, le hasard lui avait permis de la revoir. Toutefois Odile le considérait comme un ami, un très bon ami d'enfance mais seulement un ami.

Le lendemain matin, Germain sortait son cheval de l'écurie. Il attelait la calèche sur laquelle René chargeait les cages enfermant les canards et les poules, les cageots d'œufs et de cerises destinés au marché de Pont de Claix. Germain tendit la main à Marie et l'aida à s'installer à ses côtés pendant que René ouvrait le portail.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Cria Germain.

René n'avait ouvert qu'un battant du portail, il se tenait le dos tourné et ne bougeait plus.

– Bon sang ! Ouvre donc ce portail !

René fit demi-tour. Il tenait entre ses mains une sorte de petit paquet. Interdit, il ne bougeait plus, les yeux fixés sur cet objet.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Demanda Germain en relâchant les rênes.

– J'en sais fichre rien ! C'était là, devant le portail. Quelqu'un l'aura déposé ou perdu.

René regardait toujours ce « paquet » constitué d'une simple feuille repliée, froissée, et contenant un petit objet. Sur cette feuille était inscrit « pour A.R ».

– Ben ouvre ! Si ça fait pas tic-tac, c'est peut-être un cadeau ! Plaisanta Germain.

René se décida à ouvrir l'emballage alors que son père le rejoignit en tenant le cheval par le montant du harnais. A l'intérieur, ils découvrirent une petite pierre.

– Qu'est-ce que c'est que ce machin ! Qui a perdu ce « paquet » ? Un gamin peut-être ? Serait-ce Antoine lorsqu'il est venu nous voir ? S'interrogeait René à voix haute.

– Ben non ! Ce truc n'était pas là hier quand Antoine est reparti. Bon, laisse tomber ça et ouvre le portail.

Son cheval piaffant, Germain remonta sur la calèche auprès de Marie qui suivit du regard René et sa découverte tout en franchissant le portail. Les sabots se faisaient entendre sur le revêtement de la route, accompagnés du grincement des moyeux de la calèche et du caquetage de la volaille.

René referma le portail. Il posa la feuille et la pierre sur la table de la cuisine, déplia la feuille et la défroissa avec la paume de la main. Une phrase se trouvait écrite au stylo bille :

« Le déplacement du reste de la pierre sous l'eau, livrera l'autre illusion. P.H. ».

Quel charabia songea René, on dirait du « Nostradamus ». Cette phrase pour le moins insolite, provenait manifestement de l'écriture d'un adulte. Ça ne veut rien dire. Et « P.H. » Qui est ce P.H. C'est ridicule. « Pour A.R. » ? Répétait René. C'est probablement une erreur. Il n'y a personne ici portant ces initiales. Il remballa la pierre dans la feuille et rangea le tout dans un tiroir du vaisselier.

Trois jours plus tard, Antoine terminait son petit déjeuner. Alexandre, lisait les nouvelles du Petit Dauphinois. Charlotte et Alexandre Rynon étaient locataires d'une modeste maison d'ouvrier située dans un lotissement appartenant à une importante fabrique de produits chimiques. Celle-ci, lors de son extension, avait vendu ou mis en location les habitations initialement réservées à une partie de son personnel assurant certaines missions de sécurité du site. De nouveaux immeubles avaient été mis à la disposition des employés, regroupés à proximité des lieux de travail. Antoine posa son bol. Levant la tête, son attention fut attirée par une photo sur la dernière page du journal que tenait son père, assis face à lui.

– Je connais ce bonhomme, papa.

Alexandre écarta son journal afin de voir son fils.

– Quel bonhomme fiston ?

– Là, sur le journal, derrière ; la photo.

« Disparition d'un libraire à Grenoble ». Dans la rubrique des faits divers, sous la photographie d'un homme aux cheveux longs et blancs, l'article indiquait que « monsieur Paul Haître, âgé de soixante-quatorze ans, originaire de Grenoble et y demeurant, 10 rue du Bugey, gérant de la librairie « les Mondes parallèles » située à la même adresse, n'avait plus donné signe de vie depuis trois jours. Il n'avait pas de famille et semblait vivre seul dans un petit appartement situé au-dessus de son commerce. Homme discret, il ne se confiait pas au voisinage. C'est la concierge et femme de ménage de monsieur Haître qui a alerté le commissariat de police. »

– Comment connais-tu cet homme, Antoine ?
S'étonnait Alexandre en pliant le journal.

– Jeudi, je suis allé chez René. Sur la route j'ai croisé cet homme et après on a fait un tour dans la nouvelle voiture de monsieur Bernet. Je l'ai vu à nouveau un peu plus loin, toujours sur la route. Il nous a regardés, c'est tout.

– Tu es sûr que c'est cet homme ?

– Oui.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Si tu es sûr de ce que tu dis Antoine, nous devrions en informer le commissariat de police ? Il est peut-être

arrivé malheur à cet homme ? Fit Charlotte en se tournant vers Alexandre.

Alexandre prit un ton qui se voulait rassurant.

- Tu sais, ce n'est qu'un article dans la rubrique des faits divers du journal. Après tout les gens ont bien le droit de faire ce qui leur plaît. C'est pas un gamin, c'est pas une fugue et jusqu'à preuve du contraire, il n'est pas mort, alors...

- Oui, bien sûr, mais qu'est-ce que ça coûte ? On ne peut que rendre service ! Proposa Charlotte en regardant la photo du libraire.

- Je... c'est bizarre, cet homme me dit quelque chose. Cet air... J'ai l'impression de le connaître. Une sorte de pressentiment, insista Charlotte.

Cette réflexion agaça Alexandre qui se leva de table en emportant le journal. Après avoir fait quelques pas en direction du séjour, Alexandre se retourna, revint vers Charlotte.

- Une sorte de pressentiment ! C'est tout bonnement ridicule ! Ecoute Charlotte, je n'ai pas très envie de me mêler de ça. Tu ne sais jamais comment vont réagir les flics. C'est vrai, on ne sait pas ce qui s'est passé. On risque seulement d'avoir des ennuis ! Non, on verra plus tard.

- Bien, fais comme tu l'entends.

Alexandre posa une bise sur le front de sa femme avant de sortir de la cuisine. Charlotte soupira en continuant de nettoyer la cuisinière à charbon. Alexandre se battait quotidiennement pour nourrir sa

famille. Il ne rechignait pas à exercer de petits boulots, mal payés, souvent pénibles et salissants. Ces activités l'avaient conduit maintes fois à être contrôlé par les forces de l'ordre. Il n'avait rien à se reprocher mais il évitait, autant que possible, le contact avec les policiers ou les gendarmes qui étaient pour lui synonymes de contrariétés.

EXTRAIT

*

*

*

Longeant le canal, sur la contre-allée du cours Saint André, Antoine pédalait bon train en direction du Sud. Il franchissait le Pont Rouge après lequel une petite descente lui permit de se laisser porter sans effort par sa bicyclette. C'était encore une belle journée de début d'été. Il ressentait le bienfait de la petite brise tiède produite par son déplacement. Antoine était déterminé, malgré l'avis de son père, à parler à René de la disparition du vieux libraire. Ce n'est peut-être pas grand-chose, pensait-il, mais il lui importait d'avoir l'avis de son ami avec lequel il avait aperçu une seconde fois, le vieil homme aux cheveux longs. Vingt minutes plus tard, Antoine arrivait au portail de la ferme. Loulou, comme à l'habitude jappait de joie à la vue d'Antoine. Les aboiements de Loulou firent sortir Germain de l'écurie qui se présenta une fourche à la main. Germain avait la cinquantaine. Son visage carré, barré d'une moustache horizontale, ridé, hâlé, marqué par de longues années de travaux agricoles, laissait

apparaître un front plus clair, protégé par le port permanent d'une casquette. Il était vêtu d'un pantalon de velours sombre, d'une chemise à rayures noires et blanches et était chaussé de sabots. Germain déplaça machinalement sa casquette sur la tête et s'avança pour observer le visiteur.

– Ah ! Antoine, je ne t'avais pas reconnu sur le coup ! T'as de la chance, regarde je suis armé d'une fourche ! Plaisanta-t-il.

– Bonjour monsieur Bernet. Je ne m'inquiétais pas. Vous êtes aussi dangereux que Loulou, répondit Antoine avec sourire.

– Je suis venu pour voir René. Est-il là ?

– Non, mon gars. Il est à ses études aujourd'hui ! Il est à la faculté ! Je ne sais même pas s'il rentre ce soir. C'est selon son travail. Il reste parfois dormir chez sa tante ; une sœur à Marie.

Marie qui avait entendu la voix de Germain, sortit du poulailler. Elle tenait par les pattes une poule qui se débattait, pressentant probablement qu'elle allait passer du statut de pondeuse à celui de rôti.

– Tiens, notre ami Antoine ! Tu es venu nous dire bonjour ! Tu voulais voir René, je pense. Germain t'a dit qu'il était à Grenoble ?

– Bonjour madame Bernet. Oui, oui, il me l'a dit. Je vais essayer de le voir en ville.

– Veux-tu manger avec nous à midi ? Regarde ! S'exclama Marie en soulevant la poule devant elle.

– Non, merci, madame Bernet, je vais aller

directement en ville. Avez-vous lu le journal ce matin ?

– Oui, pourquoi ? Demanda Germain.

– Il me semble que le vieux bonhomme que nous avons aperçu l'autre jour, sur le bord de la route, en faisant un tour de voiture, serait un commerçant de Grenoble qui aurait disparu. Il a sa photo en dernière page, fit Antoine en se dirigeant vers Germain, tenant sa bicyclette d'une main.

– Crois-tu ?

Germain posa sa fourche contre le mur de l'écurie et essuya ses mains sur sa chemise. Antoine serra le bras que lui tendit Germain. Ils se rendirent tous deux au bassin où Germain se passa les mains sous l'eau fraîche de la source.

– Non mais regarde moi ça ! Rouspéta Germain en désignant la bordure de la vasque détériorée, je suis certain que c'est encore René qui a reculé avec le tracteur contre le bassin ! Il est pas doué le garçon avec cet engin ! Il va bien pour les études, mais pour le tracteur, il est pas au point !

Antoine partit d'un éclat de rire.

– Un jour il va casser le tracteur ou alors il va fendre le bassin, s'il ne percute pas le mûrier ! Bon, allons voir le journal dans la cuisine, poursuivit Germain.

– C'est en dernière page, là, montra Antoine.

– T'es sûr que c'est cet homme que nous avons vu ? Demanda Germain, perplexe. C'est peut-être lui mais je ne me souviens pas exactement de son visage. Tu sais, je conduisais alors...